

Au-delà des campagnes et des villes, vers une écologie des consciences



Par Pierre Rabhi

Le thème "écologie des villes, écologie des champs" suggère quelques réflexions pour tenter de resituer les choses dans le contexte du monde d'aujourd'hui. Il n'est probablement pas inutile de rappeler que c'est à la suite de la révolution industrielle que les cités urbaines sont devenues des « agglomérations ». Cette terminologie est

loin d'être anodine car elle signifie en réalité cohésion artificielle par compression dans le court terme de migrants de toutes provenances territoriales, sociales, culturelles, raciales... et donc sans identité commune. Mais

avec un objectif commun : contribuer à l'essor de l'industrie en contrepartie d'un salaire pour subsister.

Avec les agglomérations, nous ne sommes plus dans la configuration séculaire de la cité traditionnelle. Celle-ci s'édifiait selon un processus organique en un temps plus ou moins long et partant graduellement du lieu-dit au hameau, au village, au bourg et enfin à la ville, petite, moyenne ou grande. Cette constitution était déterminée presque toujours par des nécessités de survie collective sur des bases élémentaires. En dépit des imperfections inhérentes à toute communauté humaine, les habitats, eux, reflétaient une grande harmonie dans la concep-

tion architecturale. Ils s'inscrivaient dans un contexte global naturel, au sein d'une civilisation essentiellement agraire avec des paysages modelés par les paysans, selon le fameux principe agro-sylvo-pastoral. Ainsi le bâti semblait émerger tout naturellement de la terre et ne donnait pas l'impression d'être comme aujourd'hui « posé » dessus. Ce système organique témoignait chez les bâtisseurs d'un sens inné de l'équilibre : cela était beau et ce qu'il en reste nous émerveille encore aujourd'hui. Le paysan est, selon une belle étymologie, "celui qui tient la terre et qui est tenu par la terre". Il était déjà une sorte d'« écologie des champs » par ses pratiques agricoles non agressives contre le milieu naturel.

Sans paysan, pas de cité

Les cités constituaient des lieux d'échange, de commerce, de culture savante, de savoirs élaborés induisant les comportements raffinés, la civilité, l'urbanité... Cela contrastait, selon le civilisé urbain, avec la rusticité du paysan, attaché à sa glèbe, ignorant, inculte et grossier. Nous savons combien cette appréciation a nui à la paysannerie traditionnelle, encore aujourd'hui considérée comme la catégorie attardée de l'histoire. Cependant, et jusqu'à nos jours on oublie que sans le paysan, aucune civilisation n'aurait pu s'épanouir et aucune cité ne pourrait subsister.

*"Le rat de villes
invite(ant) le rat des champs,
d'une façon fort civile
à des reliefs d'ortolan"*

ne pouvait offrir à son hôte que les biens de la terre et des champs.

Aujourd'hui encore, faut-il le rappeler, que l'on soit à la ville ou aux champs, nous devons tout à cette terre ignorée, polluée, malmenée, par l'expansion des mégapoles de plus en plus laides, complexes, asphyxiantes, où des êtres humains anonymes, retranchés de l'extraordinaire flux de la vie par une condition hors-sol, compren-

nent de moins en moins la valeur infinie de la nature. Le monde contemporain a fait subir à l'histoire une gigantesque mutation fondée sur la matière morte au détriment de la terre vivante qui chaque jour est détériorée. Dans ce contexte minéral, confiné, que nous appelons la ville, la nature n'est plus représentée que par les chiens, les chats, les poissons rouges, les géraniums, quelques espaces verts et des arbres esseulés. Dans l'ambiance artificielle dans laquelle il est immergé, le citadin finit par oublier qu'il est lui-même enfant de la nature, un mammifère certes très élaboré, mais mammifère quand même.

Quant aux champs, sources de notre vie, nous savons combien ils ont été dénaturés, défigurés en grande partie par l'agriculture industrielle et une politique foncière qui n'a tenu aucun compte de la nécessité de préserver la beauté, la vitalité et l'intégrité de l'espace vivrier.

Réhabiliter les valeurs de la terre

Entre villes surpeuplées et campagnes désertées, l'écologie occupe une place mal définie. C'est peut-être la raison pour laquelle cette discipline qui a trait au fondement même de la vie, de chacune et de chacun de nous, que l'on soit en ville ou à la campagne, est traitée comme une question subsidiaire dans le débat public et les décisions politiques. On ne peut que faire le constat et déplorer l'absence des politiques, des intellectuels, de l'immense majorité des scientifiques, des artistes, des religieux et d'une masse considérable de citoyens, de la problématique la plus essentielle au devenir de tous sans exception. L'écologie continue à être traitée comme un paramètre ordinaire, au risque de tous les désastres. On en vient à souhaiter par exemple une grève générale des travailleurs de la terre pour réhabiliter les valeurs indispensables et évaluer la proportion considérable de l'énergie et des

"Le paysan est, selon une belle étymologie, celui qui tient la terre et qui est tenu par la terre". Il était déjà une sorte d'écologie des champs par ces pratiques agricoles non agressives contre le milieu naturel."

Pierre Rabhi